

Danemark, par le maréchal du royaume Corfiz Ulfeld et le grand chancelier Schested. Mais l'animosité était telle entre les partis qu'il fut impossible aux plénipotentiaires de communiquer autrement que par écrit, et ce moyen même devenant dangereux, on eut recours à des intermédiaires. Cette paix assura à la Suède, pour une durée de trente ans, la libre franchise du Sund et dans les cinq grandes provinces situées au sud et au sud-ouest de son territoire actuel, qui appartenaient alors au Danemark.

BRAEMT (Joseph-Pierre), graveur belge, né à Gand en 1796, mort en 1864. Devenu graveur de la monnaie royale à Bruxelles, il a exécuté plusieurs médailles académiques d'un remarquable travail. Il était membre de la Société des beaux-arts de Bruxelles, de l'Institut des Pays-Bas, etc.

BRAENSTED (Pierre-Oluf), archéologue danois, né en 1780, mort en 1842. Après avoir étudié la théologie et la philologie, il partit pour l'étranger et y fit un long séjour. Il parcourut l'Italie et la Grèce, recueillant partout des matériaux archéologiques, dus la plupart à ses propres découvertes. De retour à Copenhague, il fut nommé professeur à l'université, où ses leçons, publiées depuis en deux volumes, eurent un éclatant succès; mais, poussé par le désir de revoir la midi de l'Europe, il quitta sa chaire et se rendit à Rome en qualité d'agent danois près la cour pontificale. Il y publia un écrit intitulé : *Sopra un'iscrizione greca scolpita in un elmo di bronzo*. En 1823, il se rendit à Paris et à Londres pour y préparer ses *Voyages et recherches dans la Grèce*, ouvrage magistral, qui parut de 1826 à 1830, et absorba une grande partie de sa fortune. Braensted a encore donné une foule de dissertations archéologiques en latin, en anglais et en danois; il a traduit aussi l'*Orestie* d'Eschyle.

BRAGA s. m. (bra-ga). Espèce de bière faite avec du seigle, et dans laquelle on fait infuser des champignons vénéneux, appelés *fausses oranges* : On boit du BRAGA en Sibérie.

BRAGA, la *Bracara Augusta* des Romains, ville du Portugal, ch.-l. de la province de Minho, à 300 kilom. N.-E. de Lisbonne, à 45 kilom. N.-E. de Porto, sur le Cavadô; 20,000 hab. Braga est entourée d'une vieille enceinte de murailles et défendue par un ancien château fort; siège d'un archevêque, primat du royaume, fondé dès l'an 92; belle cathédrale du XII^e siècle; restes de constructions romaines. A 3 kilom. de cette ville, fondée, dit-on, par les Carthaginois, et ancienne capitale du royaume des Suèves, on voit le sanctuaire du Senhor-Jesus-do-Monte, but de pèlerinage très-fréquenté.

BRAGA, fils d'Odin, un des douze grands dieux du Nord. Il représente l'éloquence, la poésie, la sagesse. C'est l'Apollon de la mythologie Scandinave. Sa harpe s'appelle *telyn*, son épouse *Iduna*, et la poésie, d'après lui, a été nommée *bragar*. Les caractères runiques sont inscrits sur sa langue même, et jamais une expression commune, une pensée triviale ne peut s'échapper de ses lèvres. Ordinaire, et en cela il diffère d'Apollon, on ne le figure pas comme un adolescent, mais comme un homme mûr, avec une barbe longue et bien fournie. Braga et Hermode étaient chargés par Odin d'aller à la rencontre de ceux qui entraient à Walhalla et de les recevoir avec le salut suivant : « Jouissez, leur disait-il, de la paix éternelle et buvez le *meth* (le nectar) avec les dieux. »

Pendant les funérailles des rois du Nord, le successeur restait assis sur un tabouret devant le trône jusqu'à ce qu'on lui eût apporté la coupe de Braga (*Bragefell*). Alors il se levait, faisait quelque vœu important, et vidait la coupe. Après cette cérémonie, il pouvait occuper le trône. Le prince se mettait ainsi sous la protection de Braga, qui devait l'inspirer dans ses discours et lui donner le don de plaire au peuple; il voulait aussi sans doute s'attirer par les louanges des poètes, qui devaient répéter ses hauts faits et ses exploits. Dans d'autres circonstances, pendant les sacrifices, après avoir bu à Odin, à Niord et à Frey, on faisait encore apporter la coupe de Braga, pour la vider en mémoire de ceux qui étaient morts dans les combats, et, tout naturellement, pendant que la coupe circulait, on devait ou prononcer l'éloge des trépassés, ou chanter leurs louanges. Braga, l'oracle des dieux, le meilleur poète, l'introduit des héros dans le Walhalla, l'inspirateur de toute éloquence et de toute poésie, est certainement plus mâle que l'Apollon des Grecs, qui ne vit qu'au milieu d'un peuple de chasseurs et de bergers.

BRAGADINI (Marco), surnommé *Mamugona*, aventurier candiot, d'une famille vénitienne. Il se fit d'abord capucin, puis quitta le froc pour se livrer à l'alchimie. Ayant fait croire à Jacques Contarini, de Venise, qu'il avait réussi à transformer le mercure en or, il se vit d'abord entouré d'une grande renommée, qui ne dura guère. Il se retira ensuite à Padoue, fut obligé de quitter cette ville à cause de ses fourberies, et alla faire de nouvelles dupes en Bavière. Mais le duc Guillaume II le fit arrêter, et il fut condamné à avoir la tête tranchée. Deux gros chiens noirs qui le suivaient partout, et qu'on prenait pour des démons, furent tués en même temps que lui, à coups d'arquebuse.

BRAGAMAS s. m. (bra-ga-mass). Epée, glaive. « Vieux mot.

BRAGANCE, ville du Portugal, province de Tras-os-Montes, à 55 kilom. N.-O. de Miranda, sur le Fervenza; 5,000 hab. Place forte, enceinte de murailles et défendue par un château fort; siège d'un évêché suffragant de Braga; fabrication de soieries et velours. Cette ville fut érigée en duché, en 1442, en faveur d'un fils naturel de Jean I^{er}; elle fut le berceau de la maison de Bragance, qui monta sur le trône de Portugal en 1640, et d'où sont sorties les maisons régnantes du Portugal et du Brésil.

BRAGANCE (duc de). La maison de Bragance a pour auteur Jean, duc de Valencia et de Campos, bâtard de Pierre, dit le *Justicier* ou le *Cruel*, roi de Portugal, lequel Jean s'empara de la couronne en 1383, à la mort de son frère Ferdinand, issu de légitime mariage et au détriment de sa nièce Béatrix, fille de Ferdinand. La descendance légitime de Jean occupa le trône de Portugal jusqu'à son extinction, en 1580. Alphonse, bâtard de Jean, fut créé duc de Bragance en 1442, et laissa deux fils, dont l'aîné a formé la branche des comtes de Vimioso, marquis de Valence. Le puîné Ferdinand continua la branche des ducs de Bragance, et eut de son mariage avec Jeanne de Castro, héritière de Cadaval, Ferdinand, qui a perpétué la ligne directe; Alvares, qui est l'auteur de la branche des marquis de Ferreira, et Alphonse, qui a formé la branche des comtes d'Odemira. Ferdinand II, fils aîné de Ferdinand I^{er}, fut décapité en 1483, par ordre du roi de Portugal Jean II. Il avait eu de son mariage avec Isabelle de Portugal, fille du duc de Viseo, Jacques, dont il va être question, et Denis, souche de la branche des comtes de Lemos. Jacques, duc de Bragance, fils aîné de Ferdinand II, obtint les bonnes grâces du roi de Portugal Emmanuel, et fut désigné comme successeur éventuel de ce prince. Il eut pour successeur au titre de duc de Bragance Théodose, son fils aîné, qui, à son tour, laissa Jean, premier du nom, connétable de Portugal, père de Théodose II, qui a continué la ligne, et d'Edouard, auteur de la branche des comtes d'Oropesa. Théodose II, duc de Bragance, fut père de Jean, deuxième du nom, qui devint roi de Portugal en 1640, sous le nom de Jean IV, à la suite de la révolution qui arracha ce pays à la domination de l'Espagne. Jean IV laissa deux fils, dont l'aîné, Alphonse-Henri, après avoir régné pendant quelques années, fut interdit comme incapable, et dont le second, Pierre, d'abord régent, fut proclamé roi en 1683. Pierre, mort en 1706, eut pour successeur son fils aîné Jean, roi de Portugal, sous le nom de Jean V, lequel épousa Marie-Anne-Joséphine-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, dont vinrent deux fils, Joseph et Pierre-Clément, roi de Portugal, sous le nom de Pierre III, après son mariage avec Marie I^{re}, fille de Joseph. Joseph, roi de Portugal mort en 1777, laissa de son mariage avec Marie-Anne-Victoire, fille de Philippe V, roi d'Espagne, Marie, qui lui succéda avec le titre de reine, et qui épousa son oncle, Pierre III. De ce mariage est issu Jean VI, roi de Portugal, fixé au Brésil pendant les guerres de la Révolution, lequel, mort en 1826, a laissé deux fils, dont l'aîné, dom Pedro, est devenu empereur du Brésil, et dont le puîné dom Miguel, roi de Portugal jusqu'en 1834, a été renversé du trône au profit de Marie II (dona Maria), fille de dom Pedro. Nous allons consacrer un article spécial à chacun des membres les plus remarquables de cette famille.

BRAGANCE (Alphonse, duc de), fils naturel du roi Jean I^{er}, fut nommé duc de Bragance en 1442, pendant la minorité d'Alphonse V. Ce prince, qui mourut en 1461, n'avait aucune des brillantes qualités que possédaient ses frères légitimes. Plein d'ambition, il convoitait l'héritage de ces derniers, et, par sa conduite astucieuse, il fut l'auteur de la malheureuse rencontre qui eut lieu entre le sage régent Pierre, duc de Coimbre, et Alphonse V, et dans laquelle le premier perdit la vie.

BRAGANCE (Ferdinand II, troisième duc de), duc de Quimarens, marquis de Villaviciosa, comte de Barcelos, etc., donna des preuves de valeur dans la guerre en Afrique et à la bataille de Toro (1477). Il défendit avec ardeur les privilèges de la noblesse atteints par quelques édits de Jean II (1480). « Daignez écouter nos remontrances, dit-il à ce prince; elles sont raisonnables. Abolissez un édit injuste, rendez-nous votre confiance, rendez-nous nos privilèges. » Le roi, qui avait depuis longtemps une antipathie profonde pour Ferdinand de Bragance, refusa de rapporter l'édit qui obligeait les grands à lui remettre les lettres patentes de tous les dons qu'ils avaient reçus de ses aïeux, persécuta les frères du duc et attendit que l'occasion se présentât de frapper celui-ci. Cette occasion ne se fit pas attendre. Ferdinand entretenait avec le roi d'Aragon et de Castille une correspondance qui fut saisie, et qui le fit accuser du crime de trahison. Condamné à mort, il eut la tête tranchée en 1483. Homme de guerre habile et homme d'Etat éclairé, il avait exercé sur la noblesse une grande influence par ses manières élégantes, ses grandes richesses et ses libéralités. Il avait épousé la sœur de la reine de Portugal, Isabelle de Portugal Viseo, qui, après cette catastrophe, se retira avec ses trois fils dans le royaume de Castille. — **JACQUES**, quatrième duc de Bragance, fils aîné du précédent, fut en grande faveur sous le règne d'Em-

manuel, qui le désigna même, en 1498, pour son successeur éventuel, au cas où il mourrait sans enfants. — Plusieurs JEAN, ducs de Bragance, mériteraient encore d'être mentionnés; on les trouvera au mot JEAN.

BRAGANCE (dom Constantin de), prince portugais, fut nommé, jeune encore, Vice-roi des Indes sous le règne de Sébastien. Il enleva la ville de Deacou au roi de Cambodge, prit Bobayar, réduisit le roi de Ceylan à être tributaire du Portugal, et s'empara de l'île de Manar. Il quitta sa vice-royauté en 1561, et revint finir ses jours en Portugal.

BRAGANCE (dom Juan de), duc de Lafoens, prince portugais, né à Lisbonne en 1719, mort en 1806. On le destinait à l'état ecclésiastique, et sa première éducation fut dirigée dans ce sens; mais il refusa de s'engager dans les ordres et préféra se livrer à l'étude des langues, aux exercices du corps, à la poésie même, pour laquelle il avait des dispositions très-remarquables. Ses épigrammes et son refus de suivre la carrière à laquelle sa famille l'avait voué lui attirèrent la disgrâce du roi Jacques I^{er}, son cousin germain. Il se mit alors à voyager, visita l'Angleterre, où il fut reçu membre de la Société royale, puis l'Allemagne, et servit comme volontaire dans la guerre de Sept ans. Pendant tout le règne de Joseph I^{er}, il fut encore forcé de rester à l'étranger, et il fit de nombreux voyages dans les principales contrées de l'Europe, dans l'Asie Mineure et en Egypte. Il ne put rentrer en Portugal que sous le règne de Marie I^{re}, qui lui rendit l'apanage auquel il avait droit. Il y fonda l'Académie royale des sciences de Lisbonne, et devint, en outre, généralissime de l'armée portugaise, grand maître de la maison royale, etc. Mais en 1801, il résigna toutes ses fonctions publiques et ne voulut conserver que la présidence de l'Académie qu'il avait fondée.

BRAGANTIE s. f. (bra-gan-ti — du nom d'un duc de Bragance). Bot. Genre d'aristolochiées de la Cochinchine.

BRAGARD, ARDE adj. (bra-gar, ar-de). Hardi. « Gai. » Bien mis. « Vieux mot.

BRAGAREMENT adv. (bra-gar-de-man — rad. *bragard*). Hardiment. « Galement. » Avec luxe. « Vieux mot.

BRAGELONGNE (Christophe-Bernard de), ecclésiastique et mathématicien français, né à Paris en 1688, mort en 1744. Lorsqu'il était encore sur les bancs du collège, il fréquentait Malebranche, qui se plaisait à s'entretenir avec lui. A l'âge de vingt-trois ans, il présenta à l'Académie des sciences un *Mémoire sur la quadrature des courbes*, et fut nommé associé libre de cette compagnie en 1728. Etant entré dans les ordres, il devint chanoine du chapitre de Brionne, puis prieur de Lusignan. Il mourut avant d'avoir pu terminer son *Examen des lignes du quatrième ordre*, dont les trois premières parties furent insérées dans le *Recueil de l'Académie des sciences*.

Bragelonne, ou Dix ans après (LE VICOMTE de), roman d'Alexandre Dumas, troisième partie de cette trilogie de cape et d'épée dont les *Trois Mousquetaires* forment la première et *Vingt ans après* la seconde. V. VICOMTE.

BRAGG (Braxton), général américain, né en 1815 dans le comté de Warren (Caroline du Nord). Elève de l'Ecole militaire de West-point, il en sortit, en 1837, pour entrer dans le 3^e régiment d'artillerie, avec le grade de sous-lieutenant. Au moment de la guerre du Mexique, il était lieutenant. Sa belle défense du fort Brown (9 mai 1846) lui valut le grade de capitaine. Il combattit vaillamment à Monterey (septembre 1846) et à Buena-Vista (23 février 1847), puis fut promu major et lieutenant-colonel. En 1856, il quitta le service et rentra dans la vie privée.

Les événements de 1861 l'attachèrent à ses loisirs. Il s'empressa d'offrir son épée à Jefferson Davis, qui le nomma brigadier général et lui confia le commandement des forces confédérées réunies à Pensacola. En février 1862, il fut promu major général, avec ordre de rejoindre l'armée du Mississippi, et il établit son quartier général à Jackson (Tennessee). Il prit une part brillante à la bataille de Shiloh (6-7 avril 1862) et fut nommé général, grade correspondant à celui de maréchal de France, en remplacement d'Albert Sydney Johnston, tué le premier jour. Au mois de mai suivant, il succéda à Beauregard dans le commandement de l'armée du Mississippi. En août 1862, il quitta son camp de Chattanooga, tourna l'armée du général fédéral Buell et envahit le Kentucky. Après avoir enlevé une énorme quantité de butin et battu le général Mac-Cook à Perryville (9 octobre), il rentra dans ses lignes. L'année suivante, les fédéraux, sous le général Rosecranz, ayant à leur tour envahi le Tennessee, Bragg leur abandonna Chattanooga et les attira dans la vallée de Chickamanga, où il leur fit éprouver une sanglante défaite (19-20 septembre 1863). C'est alors que Grant, le plus heureux des généraux fédéraux, vint remplacer Rosecranz. Il remplit les vides de ses cadres, réorganisa ses troupes démoralisées et vint attaquer Bragg (23-25 novembre 1863) à peu près sur le même terrain, théâtre du désastre de septembre. Malgré la résistance la plus énergique, toutes les positions des confédérés furent enlevées tour à tour, et Bragg se retira vers la Géorgie, en bon ordre, mais vaincu. Cette défaite

soulèva contre Bragg l'opinion publique dans le Sud, à tel point que, malgré sa confiance dans les talents et le patriotisme du général et son amitié pour l'homme, Jefferson Davis se vit contraint de lui retirer son commandement et de le donner à Joseph Johnston. Avec une grandeur d'âme qui l'honore, Bragg avait demandé à servir sous son successeur; mais le président l'appela près de lui, à Richmond, et le fit entrer dans son conseil, sans attributions spéciales. Il ne fut chargé d'un service actif qu'à la fin de l'année 1864, au moment où le général fédéral Sherman venait de s'emparer de Savannah, et où des expéditions formidables menaçaient les seuls ports qui restassent encore au pouvoir des confédérés. Il fut chargé du commandement des troupes concentrées à Wilmington (Caroline du Nord) et aux environs.

BRAGMARDER v. n. ou intr. (bragh-mar-dé — rad. *braguer*). S'escrimer du braquemart. Rabelais a donné un sens obscène à ce mot.

BRAGODURUM, ville de l'ancienne Vindélicie, sur la rive droite du Danube supérieur; le village de Beuron, dans la principauté de Hohenzollern-Sigmaringen, est bâti sur l'emplacement de cette ancienne colonie romaine.

BRAGONNIÈRE s. f. (bra-go-niè-re — du lat. *braga*, braie). Syn. de BRACONNIÈRE.

BRAGO s. m. (bra-go). Mar. Nom que l'on donnait autrefois à celui qui faisait les exécutions de justice sur les galères.

BRAGOZO s. m. (bra-go-dso). Pêch. Bateau pêcheur non ponté, en usage sur l'Adriatique.

BRAGUE s. f. (bra-ghe — du lat. *braca*, braie). Culotte, caleçon, haut-de-chaussure : *L'écyer de Darius tint sa main cachée sous ses BRAGUES*. (P.-L. Courier.) « Partie du haut-de-chaussure qui fermait ce vêtement par devant. » Vieux dans les deux sens.

— Par ext. Galanterie un peu libre, plaisanterie gaillarde : *Cela sent la BRAGUE*. « Vanterie, fanfaronnade. » Vieux mot.

— Art milit. Partie proéminente et arrondie de la cuirasse au-dessous du buste. *Cuirasse à BRAGUE*. *Cuirasse sans BRAGUE*. V. BRAYETTE.

— Mar. Cordage attaché à l'affût d'un canon et destiné à en limiter le recul. « Cordage qui retient le gouvernail en place et l'empêche de tourner sur ses ferrures. » Cordage que l'on dispose autour de l'étrave d'un navire et au bout duquel on agit à l'aide de machines pour aider au lancement.

— Techn. Morceau de bois placé au bout du corps du luth pour en cacher les éclisses.

— Ecom. domest. Même sens que BRAGA.

BRAGUER v. n. ou intr. (bra-ghe — rad. *brague*). Se divertir, se donner du bon temps, se livrer au plaisir. « Vieux mot.

— A signifié Se pavaner, se vanter.

BRAGUERIE s. f. (bra-ghe-ri — rad. *braguer*). Plaisanterie. « Gentillesse. » Vanterie, fanfaronnade. « Vieux mot dans tous ces sens.

BRAGUET s. m. (bra-ghe — dimin. de *brague*). Mar. Cordage destiné à soutenir le poids du mât lorsqu'on veut le mettre en clef.

BRAGUETIN s. m. (bra-ghe-tain — rad. *braguer*). Farceur. « Bateleur. » Vieux mot.

BRAGUETTE s. f. (bra-ghe-te). Syn. de BRAYETTE.

— Mar. Syn. de BRAGUET.

BRAHAIGNE adj. (bra-è-gne, gn mll.). Stérile, impuissant. Syn. de BRÉHAIGNE. « Vieux.

BRAHAM, célèbre chanteur anglais, dont le vrai nom était Abraham, né à Londres en 1774, d'une famille israélite, mort en 1856. Il perdit ses parents lorsqu'il était encore fort jeune. Comme il avait une belle voix, le chanteur Leoni lui donna des leçons, et, dès l'âge de dix ans, il parut sur le Théâtre royal dans un rôle d'enfant. Bientôt sa voix d'enfant perdit tout son charme, parce qu'elle allait devenir une voix d'homme, et il fut obligé de quitter le théâtre. Recueilli dans la famille de Goldsmith, il continua d'étudier la musique et devint professeur de piano. Plus tard, il s'engagea pour une saison à Bath, et chanta dans les concerts dirigés par Rauzzini, où il eut beaucoup de succès. En 1796, il parut sur le théâtre de Drury-Lane dans l'opéra de *Mahmoud*, puis il entra au Théâtre-Italien. Sentant qu'il ne possédait pas encore tous les secrets de son art, il résolut de voyager en Italie; mais il passa d'abord huit mois à Paris, où il donna des concerts qui eurent une vogue extraordinaire. Après avoir obtenu des applaudissements sur les principaux théâtres d'Italie, et avoir étudié la composition avec Isola à Gènes, il se rendit à Hambourg. Des offres brillantes le rappellèrent ensuite à Londres, où, pendant plus de vingt ans, il tint le premier rang parmi les chanteurs aimés du public. Sur la fin de sa carrière, sa voix avait perdu presque toute sa puissance, et pourtant il était toujours applaudi, parce que les Anglais sont plus tenaces dans leurs admirations que les autres peuples de l'Europe, et peut-être aussi parce que les grands artistes sont plus rares chez eux que partout ailleurs. C'est pour Braham que Weber avait écrit le rôle difficile de Huon dans son opéra d'*Oberon*. La musique de Handel n'eut jamais d'interprète